

23

C. 4

# POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



СИНЕГО ПАРКА

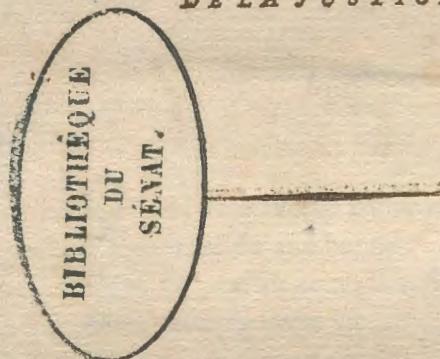
СИНЕГО ПАРКА  
ПИИТАВА

*Cote  
23* / É P I T R E

A U C I T O Y E N

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU),

*SUR SA RENONCIATION AU MINISTÈRE  
DE LA JUSTICE.*



A P A R I S  
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE

1792.



# É P I T R E

A U C I T O Y E N

F R A N Ç O I S ( D E N E U F C H A T E A U ),

*S U R S A R E N O N C I A T I O N A U M I N I S T È R E D E L A  
J U S T I C E ( 1 ) .*

---

Quoi ! vous avez la barbarie  
De vous refuser aux honneurs  
Dont on voulait jeter les fleurs  
Sur le reste de votre vie !  
Un beau titre vous était dû ;  
La République vous le donne ;  
Mais tout Paris est confondu  
De voir abdiquer la couronne  
Du génie & de la vertu.  
Tout le monde, en secret, envie  
Ce rang, où vous alliez monter ;  
Et vous aimez mieux écouter  
La goutte & la philosophie ! . . . . .

A x

C'est bien pour vous ; mais , je vous prie ,  
 Avez-vous cru que vos Amis  
 Ainsi que vous étaient soumis  
 A cette double maladie ?

PAR ce refus inattendu ,  
 Goutteux & sage que vous êtes ,  
 Savez-vous le tort que vous faites  
 A mon chétif individu ?  
 Moi , le plus maigre des Poëtes ,  
 Pallais mourir de gras fondu .  
 Votre triomphe était le nôtre .  
 Chacun sait que depuis vingt ans ( 1 ) ,  
 De l'amitié les nœuds constans  
 Nous ont réunis l'un à l'autre .  
 J'aurais joui de vos succès ;  
 D'avance je m'applaudissais ;  
 Ma gloire naissait de la vôtre .  
 Certes , vous me jonez un tour  
 Impardonnable , quand j'y pense . . .  
 Déjà l'on me faisait la cour ;  
 Déjà sur ma faible existence ,  
 Vous répandiez un nouveau jour ,  
 Et votre grande confiance  
 Me composait un avenir ,  
 Qui me donnait de l'importance .

Mes égaux prenaient avec moi  
 Une attitude plus polie ;  
 Chacun me regardait ; je crois.  
 Je parle de bonne foi,  
 Non : ce n'est point une folie,  
 Ma bonne fortune, entre nous ;  
 Devait me sembler comme à vous  
 Aussi facile que jolie.

En rien vous n'étiez compromis,  
 Votre ame, à la vertu fidèle,  
 Pour faire parler à Thémis  
 Un langage, enfin, digne d'Elle,  
 N'avoit pas besoin du modèle,  
 Ni du style de vos Amis.  
 Elevé dans son sanctuaire,  
 Et jeune ; au travail endurci,  
 Dans l'un & dans l'autre hémisphère,  
 Célèbre au Cap tout comme ici,  
 Vous apportiez au ministère,  
 Tout ce qu'il fallait, Dieu-merci,  
 Pour vous passer de secrétaire.  
 Mais ; sous quelques rapports ; aussi,  
 Je vous étais fort nécessaire.  
 Je connois assez votre humeur.  
 Vous aimez à ne rien surfaire ;  
 Vous haïssez, du fond du cœur,

Ce ton auguste : & protecteur ;  
 Et cette emphase pédantesque,  
 Qui font d'un ministre un acteur  
 Ou même un charlatan grotesque,  
 Mais , nous vous aurions soulagé ,  
 Vous pouviez demeurer tranquille ;  
 Ministre , sans être changé ,  
 Gardant votre air & votre style ,  
 Vous auriez sans faste obligé  
 Quiconque eût pu se rendre utile.....  
 Pour vous , nous aurions protégé ;  
 Et , du sort bravant l'inconstance ,  
 Chacun de nous , en sûreté  
 Vous eût , ( voyez quelle prudence )  
 Laissé les droits de la séance ,  
 Et la RESPONSABILITÉ .

CONTRE une table délicate  
 Qu'il vous aurait fallu tenir ,  
 Vous auriez pu vous souvenir ,  
 Des sévères lois d'Hypocrate.  
 Simple & modeste en tous vos goûts ,  
 Vous n'avez qu'à nous laisser faire .  
 Tous les fardeaux tombaient sur nous ;  
 Même ceux de la bonne chère ;  
 Nous aurions digéré pour vous ,

VOYEZ comme du ministère  
 Les épines disparaissaient ;  
 Comme vos amis s'empressaient  
 A vous applanir la carrière !  
 Ventrebleu ! Quel regret mortel !  
 Je me voyois , Place Vendôme ,  
 Nommé le citoyen un TEL ,  
 Faisant les honneurs de l'hôtel  
 Dont j'eusse été le Major-Dôme.  
 Près de vous , j'avais du crédit ,  
 J'aurais distribué les graces ;  
 Près de vous j'avais de l'esprit ,  
 J'aurais de près suivi vos traces ;  
 Et, tout en vuidant vos flacons  
 Je dois croire que vos convives ,  
 Charmés de mes rimes naïves  
 Auraient trouvé mes vers fort-bons.

HÉLAS ! Il faut de ma pensée  
 Bannir ce rêve décevant ;  
 Toute ma gloire est effacée :  
*Je suis Gros-Jean comme devant (3).*  
 Ainsi de la sphère éclarante  
 Où votre essor m'aurait porté ,  
 Je rentre en mon obscurité .

POUR vous , je vois ce qui vous tente .  
 Le sage de peu se contente :

Il préfère à tout la santé,  
Et comme son Horace, il vante  
Sur-tout la médiocrité.

Vous vous flattez qu'à la campagne ;  
Loin de l'intrigue & loin du bruit ;  
La divine Hygie accompagne  
Ceux que la sagesse conduit.  
Vous croyez qu'en perdant, on gagne ;  
Quand on gagne au moins son réduit.  
Allez donc, Socrate rustique !  
Allez, moderne Phocion (4),  
Au fond d'un asyle rustique  
Portez votre *inambition*,  
Et cette bonhomie antique,  
Qu'on nomme modération :  
C'est un mérite un peu gothique.  
Je crois vous voir, loin des humains,  
Aux bords de ce ruisseau modeste  
Qui serpente dans vos jardins,  
Revêtu d'un costume agreste,  
Bêchant la terre de vos mains,  
Forçant la chicane funeste  
A fuir loin des cantons voisins,  
Ou montant le luth qui vous reste  
Au ton des Grecs & des Romains.

Que dis-je, Ami ? de ce langage,  
Osai-je insulter la vertu ?

J'abjure enfin ce badinage,  
 Et loin de crier: où va tu?  
 Je t'admire & je t'encourage,  
 Je vois d'un œil religieux  
 Ta solitude comme un temple.  
 L'air n'en est point contagieux.  
 Peu de gens suivront ton exemple,  
 Mais il frappe les bons esprits.  
 Va, va ; c'est en vain que je ris;  
 Mes satyres font des éloges,  
 Et tu peux compter que Paris  
 Enviera l'heureux coin des Vosges  
 D'où tu vas dater tes écrits.

Puisse au moins ce lieu solitaire,  
 Puisse ton roît, peu fastueux,  
 Offrir un abri salutaire  
 A l'homme, vraiment vertueux  
 Par système & par caractère,  
 Qui fuit & l'hôtel somptueux  
 Et tout l'éclat du ministère.  
 Puisse la paix qu'il va goûter  
 Ranimer sa force épuisée !  
 Puisse la douleur respecter  
 L'enceinte de son Élysée !  
 Et sous l'ombrage protecteur  
 Des arbres, qu'il planta lui-même,

Puisse l'innocente douceur

De la solitude , qu'il aime ,

Rendre , par son charme suprême ,

Ses jours aussi purs que son cœur !

Par le Citoyen DUCROIX, Secrétaire - commis à la  
Convention Nationale.

---

## N O T E S.

(1). A la séance extraordinaire de la Convention nationale du samedi soir , 6 octobre 1792 , sur 375 votans , M. François eût 273 voix , et fut proclamé ministre de la justice. Dès le lendemain neuf heures du matin , il envoya sa renonciation au président de la Convention. Il m'écrivit en même - temps : « Je pense que vous serez assez sage pour ne pas blâmer le parti que j'ai pris . »

(2). Depuis vingt ans je connais M. François. Depuis vingt ans j'en ai l'obligation à M. Boncerf , et voici la première fois qué j'ai pu lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

(3). Je pourrais me dispenser de dire à beaucoup de personnes que cette ingénuité n'est point de moi. D'autres m'en croiraient l'auteur ; mais , je leur avoue qu'elle est du bon Lafontaine.

(4). Ce ne sont point les circonstances actuelles , ni la révolution , qui ont dirigé M. François dans sa conduite législative , ni dans sa conduite postérieure.

Dès l'année 1778 , il imprima ces vers très - remarquables , qu'il met dans la bouche de Phocion , ancien général et gouverneur de la République d'Athènes : /

. . . POUR mieux consoler ma vieillesse flétrie  
Par le spectacle affreux des maux de ma Patrie ,  
Mon fils , sois Citoyen ; que ce titre imposant  
Pour toi ne soit jamais un fardeau trop pesant !

Et toi , chère Glycès ; toi , sage Athénienne ;  
 Qui bravant un vain faste et ne dédaignant pas  
 D'appréter de tes mains nos modestes repas  
 Sais étre ensemble épouse et mère et citoyenne ;  
 Tandis qu'à nous servir ton zèle officieux ;  
 Nous prépare sans art des fruits et du laitage ,  
 Mêts simples que ta main nous rend délicieux ,  
 De ta peine aujourd'hui permets-moi le partage  
 Et laisse-moi le soin de puiser en ces lieux  
 L'eau qui fut le nectar de nos sebres aieux.

Dans un autre morceau du même Auteur , Démosthène va trouver Phocion , dans sa retraite au hameau de *Mélite* ; il lui peint avec force les maux de la Patrie , et finit par lui dire :

Et de ta République , enfin , je désespère.

Phocion , lui répond :

Jamais un Citoyen n'en doit désespérer.  
 En des temps malheureux le ciel nous fait naître  
 Sans doute. A mes périls j'ai trop su le connaître.  
 Mais , si l'Etat , enfin , doit périre aujourd'hui ,  
 Ne pouvant le sauver , périssons avec lui.

